

## DOM GUÉRANGER L'ANNÉE LITURGIQUE

### LE XIV JUIN. SAINT BASILE LE GRAND, ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Le quaternaire sacré des Docteurs qui font la gloire de l'Église grecque, se complète aujourd'hui sur le Cycle. **Jean Chrysostome**, le premier, parut au ciel dans les jours de l'enfance du Sauveur ; la glorieuse Pâque vit se lever, comme deux astres radieux, **Athanase** et **Grégoire de Nazianze** ; **Basile le Grand** réservait ses rayons pour illustrer les temps du règne de l'Esprit-Saint. Une telle place lui fut méritée par les grands combats, où sa doctrine éminente prépara le triomphe du Paraclet sur les blasphèmes d'une secte impie. Macédonius reprenait contre la troisième personne de l'auguste et consubstantielle Trinité les arguments de l'arianisme expirant ; il déniait au Saint-Esprit la divinité qu'Arius son chef avait vainement prétendu enlever au Verbe. Le concile de Constantinople, achevant l'œuvre du concile de Nicée, formula la foi des Églises en Celui *qui procède du Père* non moins que le Verbe lui-même, *qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils* (Symb. Constantinop.). Basile n'assistait pas à la victoire ; prématurément épuisé d'austérités et de travaux, il reposait dans la paix depuis deux ans déjà, quand la définition fut rendue. Mais son enseignement inspirait l'assemblée conciliaire ; il demeure comme l'expression splendide de la tradition sur cet Esprit de Dieu, aimant universel vers qui se précipite tout ce qui aspire à la sainteté, souffle puissant soulevant les âmes, perfection de toute chose. De même que nous avons entendu Grégoire de Nazianze, au jour de sa fête, parler magnifiquement du mystère de la Pâque, écoutons son illustre ami nous expliquer le mystère du temps présent, qui est celui de la sanctification dans les âmes.

« L'union de l'Esprit et de l'âme se fait par **l'éloignement des passions** qui, étant survenues dans l'âme, l'avaient séparée de Dieu. Si quelqu'un donc se dégage de la difformité provenant du vice et revient à la beauté qu'il tenait de son Créateur, s'il restaure en lui les traits primitifs de l'esquisse royale et divine, alors, et alors seulement, il se rapproche du Paraclet. Mais alors aussi, comme le soleil qui, rencontrant un œil non souillé, l'illumine, le Paraclet révèle à cet homme l'image de celui qu'on ne peut voir ; et dans la bienheureuse contemplation de cette image, il aperçoit l'ineffable beauté du principe, modèle de tout. Dans cette ascension des cœurs, dont les débuts chancelants et la croissante consommation sont également son œuvre, l'Esprit rend **spirituels** ceux qui sont absous de toute tache, en vertu de la participation où il les met de lui-même. Les corps limpides et diaphanes, pénétrés du rayon lumineux, deviennent resplendissants et répandent autour d'eux la lumière ; ainsi les âmes portant l'Esprit-Saint resplendissent de lui, et, devenues esprit elles-mêmes, répandent sur les autres la grâce. De là l'intelligence supérieure des élus et leur conversation dans les cieus ; de là tous les dons ; de là la ressemblance avec Dieu ; de là vient, ô sublimité ! que toi-même tu es dieu (Basil. Lib. de Sp. S. IX). C'est donc proprement et en toute vérité par l'illumination de l'Esprit-Saint, que nous contemplons la splendeur de la gloire de Dieu ; c'est par le caractère de ressemblance qu'il imprime en nos âmes, que nous sommes élevés jusqu'à la hauteur de celui dont il porte avec lui, cachet divin, la pleine similitude (*Ibid.* XXVI). Esprit de sagesse, il nous révèle, non comme du dehors, mais en lui-même, le Christ Sagesse de Dieu. La voie de la **contemplation** conduit de l'Esprit par le Fils au Père ; concurremment, la bonté, la sainteté, la royale dignité des élus vient du Père par le Fils à l'Esprit-Saint (*Ibid.* XVIII) dont ils sont les temples, et qui les remplit de sa propre gloire, illuminant leur front par la vue de Dieu comme celui de Moïse (*Ibid.* XXI). Ainsi fit-il pour l'humanité du Sauveur ; ainsi fait-il pour les séraphins qui ne peuvent dire qu'en lui leur triple Sanctus, pour tous les chœurs des anges dont il règle le concert et produit les chants (*Ibid.* XVI). Mais l'homme charnel, qui n'a jamais exercé son âme à la contemplation, qui la retient captive dans le borbier des sens, ne peut élever les yeux vers la lumière spirituelle ; l'Esprit n'est point pour lui (*Ibid.* XXII) ».

L'action du Paraclet dépasse la puissance de toute créature ; en rappelant ainsi les opérations de l'Esprit d'amour, l'évêque de Césarée voulait amener ses adversaires à confesser d'eux-mêmes sa divinité. D'autre part, qui ne reconnaîtrait à cette exposition chaleureuse de la doctrine, non seulement l'invincible théologien vengeur du dogme, mais encore le guide exercé des âmes, l'ascète sublime chargé par Dieu de mettre à la portée de tous les merveilles de sainteté qu'Antoine et Pacôme avaient fait éclore au désert ?

Comme l'abeille butinant parmi les fleurs évite les épines et sait se garder des sucres dangereux, nombreux sur sa route, ainsi Basile en son adolescence avait traversé les écoles de Constantinople et d'Athènes sans se souiller à leurs poisons ; selon le conseil qu'il adressait plus tard aux jeunes gens dans un célèbre discours (*De legend. libris gentil*), sa vive intelligence, restée pure des passions où s'étiolaient pour tant d'autres les plus beaux dons, avait su néanmoins dérober aux rhéteurs et aux poètes tout ce qui pouvait, en l'ornant, la développer encore et la discipliner pour les luttes de la vie. Le monde souriait au jeune orateur, dont la diction si pure et la persuasive éloquence rappelaient le beau temps de la Grèce littéraire ; mais les plus nobles gloires que le monde puisse offrir, restaient au-dessous de l'ambition dont son âme s'était éprise à la lecture des Écritures sacrées. **La lutte de la vie se présentait à ses yeux comme un combat pour la vérité.** Mais c'est en lui que devait triompher d'abord cette divine vérité, par la défaite de la nature et la victoire de l'Esprit-Saint créant l'homme nouveau. Sans donc se soucier de connaître avant l'heure si l'Esprit se réserve de remporter par lui d'autres triomphes, sans voir les multitudes qui bientôt s'attacheront à sa suite et réclameront ses lois, il vient demander aux solitudes du Pont l'oubli des hommes et la sainteté. La vue des misères de son temps ne le fait point tomber dans **la faute si commune de nos jours, et qui consiste à vouloir se dévouer pour les autres avant d'avoir soi-même réglé son âme.** Tel n'est point l'ordre de la charité, reine des vertus ; telle n'est point la conduite des saints. **C'est toi-même que Dieu veut de toi tout d'abord ; quand tu seras à lui dans la mesure qu'il l'entend, il saura bien te donner aux autres, s'il ne préfère, à ton grand avantage, te garder pour lui seul.** Mais il n'aime point, il bénit peu **les utilités hâtives** qui s'imposent de la sorte à sa providence. Antoine de Padoue le montrait hier ; la leçon nous revient aujourd'hui : **ce qui importe à l'extension de la gloire du Seigneur n'est point le temps donné aux œuvres, mais la sainteté de l'ouvrier.**

Selon une coutume fréquente en ce siècle où l'on craignait d'exposer la grâce du baptême à de tristes naufrages, Basile était resté simple catéchumène jusqu'aux derniers temps de son adolescence. Sa vie de baptisé compte treize années de vie monastique, et neuf ans d'épiscopat. A cinquante ans il meurt ; mais, loin de finir avec lui, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint son œuvre apparaît plus féconde et s'en va grandissant dans la suite des âges.

Humble moine, sur les bords de l'Iris où l'avaient précédé sa mère et sa sœur, il était venu *sauver son âme* (Sermo ascetic) du jugement de Dieu (Proem. de judicio Dei), s'exercer à *courir généreusement dans la voie qui conduit aux éternelles récompenses* (Prasvia instit. ascetica). D'autres ensuite l'ayant prié de les former eux-mêmes à la milice du Christ roi (Praevia Instit. ascetica) dans la simplicité de la foi et des Écritures (De fide ; Moralia), notre saint ne voulut point pour eux de **la vie des ascètes solitaires**, trop isolée pour n'être pas **dangereuse au grand nombre** ; mais il préféra joindre à la bienheureuse contemplation de ces derniers le complément et le rempart de la **vie commune**, où s'exercent la charité et l'humilité (Reg. brev. tractatae 160 etc., 114 etc.) sous la conduite d'un chef se regardant lui-même comme serviteur de tous (Reg. fus. tract. 30). Encore n'admettait-il personne en ses monastères, sans une **épreuve sérieuse et prolongée**, suivie du solennel engagement de **persévérer** dans cette vie nouvelle (Reg. fus. tract. 10 ; Epist. 23, al. 383 ; Epist. 199, al. 2, can. XVm, XIX).

Au souvenir de ce qu'il avait admiré chez les solitaires d'Égypte et de Syrie, Basile se comparait, lui et ses disciples, à **des enfants** qui cherchent dans leur petite mesure à imiter les forts, aux commençants restés aux prises avec les premiers éléments et à peine introduits sur la route de la piété (Epist. 207, al. 63). Cependant le temps vient où ces géants de la solitude, où les législateurs du désert verront leurs héroïques coutumes et leurs codes monastiques céder la place aux discours familiers, aux réponses sans apprêt que Basile adressait à ses moines pour résoudre leurs difficultés et les former à la pratique des divins conseils. Bientôt l'Orient tout entier s'est rangé sous sa Règle. En Occident, **Benoît l'appelle son père** (S. P. Bened. Reg. cap. LXXIII). Pépinière féconde de saints moines et de vierges, d'évêques, de docteurs et de martyrs, son Ordre a peuplé les cieux ; il fut longtemps pour Byzance le boulevard de la foi ; jusque en nos jours, sous la sauvage persécution du tout-puissant tsar des Russies, malgré les désastres du schisme, on a vu ses tronçons fidèles donner sans compter à l'Église mère le témoignage du sang et de la souffrance.

Noble descendance, couronne de Basile au ciel ! mais combien aussi rejaillit sur les enfants la gloire personnelle du père (Prov. XVII, 6) ! Petit-fils des martyrs, **fils et frère de six saints ou saintes**, lui-même était bien le noble rejeton d'une souche glorieuse entre toutes. Il compte, lui septième, au catalogue des bienheureux, comme le plus illustre membre de cette race qu'avait élevée dans l'indomptable amour du Christ Dieu **Macrine** l'ancienne, revenue des forêts où sans

abri, sept années durant, elle avait enduré, sous la persécution de Maximin, la faim et les frimas. Saluons ici la femme forte à qui l'Église doit en toute vérité la grandeur de Basile. Échappée aux bourreaux, miraculeusement soutenue durant son terrible exil, Dieu l'avait gardée pour infuser dans l'âme de son petit-fils la foi ferme et pure qu'elle tenait de Grégoire le Thaumaturge. Tel était, jusque dans le tombeau, l'ascendant que la vaillante orthodoxie de cette femme avait conservé sur les peuples, qu'on verra, dans les afflictions de ses dernières années, Basile l'évêque, le docteur, le patriarche des moines, en appeler, comme garantie de sa propre foi devant l'Église de Dieu, à l'éducation qu'il avait reçue tout enfant de sa vénérable aïeule (Epist. 204, *al.* 15 ; Epist. 223, *al.* 79).

C'est qu'en effet on était arrivé à l'un de ces temps douloureux, temps d'exception, pleins de naufrages et d'angoisses, où **l'obscurité, mal suprême des intelligences**, prévaut jusque sur les fils de lumière (I Thess. V, 5) ; où de trop nombreuses défaillances se produisant parmi les chefs du troupeau sur le terrain des croyances essentielles ou de l'union au successeur de Pierre, les peuples inquiets se retournent vers les saints qui sont dans leurs rangs, pour retrouver quelque assurance en marchant après eux dans la nuit que ne savent plus dissiper les pasteurs. On venait de traverser les années lamentables, où la perfidie de quelques évêques et la faiblesse de presque tous avaient souscrit la condamnation de la foi de Nicée ; où, selon le mot de saint Jérôme, l'univers gémissant s'étonna d'être arien (Hieron. Dial. cont. Lucif). Basile, à coup sûr, n'était point de ces **pasteurs perfides, insuffisants ou lâches, qui n'éclairent pas le troupeau confié à leurs soins : sentinelles qui ne voient plus, chiens muets qui ne savent ou ne peuvent aboyer** (ISAÏ. LVI, 10). Dans l'année même où se tint la fatale assemblée de Rimini, on l'avait vu, simple Lecteur encore, se séparer de son évêque engagé dans les filets des ariens, et donner ainsi aux fidèles l'exemple qu'ils avaient à suivre, en même temps que le signal du danger. Plus tard, évêque à son tour, sollicité d'accorder pour le bien de la paix quelque trêve aux ariens, supplié, menacé vainement de confiscation, de mort ou d'exil, on avait entendu sa fière réplique au préfet Modestus s'exclamant que personne ne lui avait jamais parlé avec une telle liberté : « C'est qu'apparemment, répondit Basile, vous n'avez jamais rencontré un évêque. » Mais sa grande âme, qui ne soupçonnait point la duplicité, s'était laissée prendre un jour aux apparentes austérités d'un faux moine, d'un évêque hypocrite, Eustathe de Sébaste, dont la fourberie retint longtemps captive l'amitié de Basile, ignorante de ses trahisons : faute inconsciente, que Dieu permit pour augmenter encore la sainteté de son serviteur ; car elle devait remplir la fin de sa vie d'amertume, et lui valut la plus dure épreuve qui pût l'atteindre, en attirant sur sa foi la défiance de plusieurs.

Basile en appela de la calomnie au jugement de ses frères les évêques (Epist. 203, *al.* 77) ; mais il ne dédaigna point de se justifier lui-même près du peuple fidèle (Epist. 204, *al.* 75, etc). Car il savait que **le premier trésor d'une église est la sûreté de la foi du pasteur et sa plénitude de doctrine**. Le chef des grands combats de la première moitié de ce siècle, le vainqueur d'Arius et de l'empereur Constance, **Athanase** n'était plus ; il venait de rejoindre dans le repos bien mérité de la vraie patrie ses vaillants compagnons, **Eusèbe** de Verceil et **Hilaire** de Poitiers. Dans la confusion qu'avait ramenée sur l'Orient la persécution de Valens, les saints mêmes ne savaient plus tenir tête à l'orage ; on les voyait passer **de l'effacement d'une prudence excessive aux démarches fausses d'un zèle indiscret**. Basile seul était de taille à porter la tempête. Son noble cœur, froissé dans ses sentiments les plus délicats, avait épuisé la lie du calice ; mais, fortifié par le divin agonisant de Gethsémani, l'épreuve ne l'abattit pas. L'âme brisée, le corps anéanti par la recrudescence d'infirmités de vieille date, mourant déjà (Epist. 136, *al.* 257), il se roidit contre la mort et fit face aux flots en furie. Du navire en détresse auquel il comparait l'Église d'Orient heurtée dans la nuit à tous les écueils (Lib. de Sp. S. XXX), s'élevèrent pressants ses appels à l'heureux Occident assis dans la paix de son indéfectible lumière (Epist. 91, *al.* 324 ; 92, *al.* 69; etc), à cette Rome de qui seule le salut pouvait venir, et dont la sage lenteur en vint à le désespérer presque un jour. En attendant l'intervention du successeur de Pierre, il modérait près de lui les ardeurs intempestives, **n'exigeant des faibles dans la foi que l'indispensable** (Epist. 113, *al.* 203) ; comme, dans une autre circonstance, il avait dû reprendre sévèrement Grégoire de Nysse son frère, dont la simplicité se laissait entraîner par amour de la paix à des mesures inconsidérées (Epist. 58, *al.* 44).

**La paix**, Basile la désirait plus que personne (Epist. 259, *al.* 184). Mais cette paix pour laquelle il eût donné sa vie, c'était, disait-il, **la vraie paix** laissée par le Seigneur à son Église (Epist. 128, *al.* 365). Ses exigences sur le terrain de la foi ne provenaient que de son amour pour cette paix véritable (*Ibid*). C'était pour elle, déclarait-il encore, qu'il refusait d'entrer en communion avec ces

**hommes de juste milieu qui ne redoutent rien tant que la claire et simple expression du dogme ; leurs insaisissables faux-fuyants, leurs formules captieuses, ne sont à ses yeux que le fait d'hypocrites** avec lesquels il refuse de marcher à l'autel de Dieu (*Ibid*). Quant à ceux qui ne sont qu'égarés, « qu'on leur propose en toute tendresse et charité **la foi des Pères** : s'ils donnent à cette foi leur assentiment, recevons-les dans notre société ; autrement demeurons entre nous, sans regarder au nombre, écartant ces **âmes équivoques** qui n'ont rien de la simplicité sans dol, caractère de quiconque au commencement de l'Évangile accédait à la foi. *Les croyants*, est-il dit, *n'avaient qu'un cœur et qu'une âme* (Act. IV, 32). Pour ceux-là donc qui nous reprochent de ne point vouloir d'apaisement, qu'on les corrige, et ce sera parfait ; sinon, qu'on reconnaisse où sont les auteurs de la guerre, et qu'on ne nous parle plus de réconciliation » (Epist. 138, *al.* 365).

« À toutes les raisons, dit-il ailleurs, qui sembleraient nous conseiller le silence, nous opposons la charité qui ne tient compte ni de son propre intérêt, ni de la difficulté des temps. Lors même que **personne** ne nous imiterait, en devons-nous moins quant à nous faire notre devoir ? Dans la fournaise, les enfants de Babylone chantaient au Seigneur, sans calculer la multitude de ceux qui laissaient de côté la vérité : ils se suffisaient à eux-mêmes, trois qu'ils étaient » (Lib. de Sp. S. XXX).

Et à ses moines, traqués par un gouvernement qui se défendait d'être persécuteur, il écrivait : « Beaucoup d'honnêtes gens, tout en trouvant qu'on vous poursuit sans justice, n'estiment point à confession les souffrances que vous endurez pour la vérité ; mais il n'est pas nécessaire d'être païen pour faire des martyrs. Nos ennemis du jour ne nous détestent pas moins que ne faisaient les adorateurs des idoles ; s'ils trompent la multitude sur le motif de leur haine, c'est afin de vous enlever, croient-ils, la gloire dont on entourait les anciens confesseurs. Mais soyez-en convaincus : devant le juste juge, votre confession n'en subsiste pas moins. Ayez donc bon courage ; sous la tourmente renouvez-vous dans l'amour ; ajoutez chaque jour à votre zèle, sachant qu'en vous doivent se conserver les restes de la piété que le Seigneur à son avènement trouvera sur la terre. Ne vous troublez pas des trahisons, d'où qu'elles viennent : ce furent les princes des prêtres, les scribes et les anciens, qui dressèrent les embûches où notre Maître voulut succomber. N'ayez égard aux pensées de la foule, que le moindre souffle agite en divers sens comme l'eau des mers. N'y en eût-il qu'un seul à faire son salut comme Loth à Sodome, il ne **doit pas dévier de la rectitude parce que lui seul a raison**, mais maintenir immuable son espérance en Jésus-Christ » (Epist. 257, *al.* 303).

Lui-même, de son lit de souffrances, donnait l'exemple à tous. Mais quelles n'étaient pas les angoisses de son âme, en constatant le peu de correspondance à ses efforts qu'il trouvait dans les chefs des diocèses ! Il s'étonnait douloureusement à la vue de ces hommes dont l'ambition n'était pas éteinte par l'état lamentable des églises ; n'écoutant que leurs susceptibilités jalouses, lorsque déjà le vaisseau coulait bas, ils se disputaient à qui commanderait sur ce navire en perdition (Lib. de Sp. S. XXX). D'autres, et des meilleurs, se tenaient à l'écart, espérant se faire oublier dans le silence de leur inertie (Epist. 141, *al.* 262), ne comprenant pas que, lorsque les intérêts généraux sont engagés, ce n'est point un éloignement égoïste de la lutte qui sauve les particuliers ou les absout du crime de trahison (Epist. 136, *al.* 257). Un jour, et il est curieux d'entendre notre saint raconter le fait à son ami Eusèbe de Samosate, le futur martyr, un jour se répandit le bruit de la mort de Basile ; tous ces évêques aussitôt d'accourir à Césarée pour lui donner un successeur. « Mais, dit Basile, comme il plut à Dieu qu'ils me trouvassent vivant, je les prêchai d'importance. Peine inutile malheureusement ! Moi présent, ils me craignent et promettent tout ; à peine retirés, ils se retrouvent les mêmes » (Epist. 141, *al.* 262). Cependant la persécution grandissait sans cesse, et pour tous arrivait tôt ou tard le moment de **choisir entre l'hérésie flagrante ou le bannissement**. Plusieurs alors consumaient leur apostasie ; d'autres, ouvrant enfin les yeux, prenaient la route de l'exil, où ils pouvaient méditer à loisir sur les avantages de leur politique d'effacement, et, ce qui valait mieux, réparer leur faiblesse passée par l'héroïsme avec lequel ils souffraient désormais pour la foi.

La vertu de Basile en imposait aux persécuteurs, et Dieu le gardait par des prodiges, si bien que lui, qui s'était exposé plus que personne au danger, restait presque seul à la tête de son Église. Il en profita pour faire jouir cette Église fortunée des bienfaits d'un enseignement et d'une administration, dont les résultats merveilleux eussent semblé réclamer tous l'exclusive attention d'un évêque et la paix la plus grande. Césarée le payait de retour. Sa parole excitait une telle avidité dans toutes les classes du peuple, que le troupeau ne pouvait se passer du pasteur et qu'on l'attendait des journées entières dans les églises où il devait prêcher (Homil. in P s. CXIV); lui-même, un jour qu'exténué, l'ardeur de son insatiable auditoire ne lui permettait pas le repos, se

compare à la mère épuisée qui ne laisse pas de donner le sein à son enfant, moins pour le nourrir que pour apaiser ses cris (In Ps. LIX). Quelle délicieuse entente dans ces réunions ! Lorsque l'orateur laissait inexpliqué par mégarde un verset de l'Écriture, les signes discrets, les muettes réclamations des fils rappelaient au père le passage dont on prétendait bien ne pas lui faire grâce (Hom. VIII in Hexaemeron) ; Basile alors se répandait en excuses charmantes et s'exécutait, mais il était fier de son peuple. Expliquant parmi les merveilles de l'œuvre des six jours les splendeurs du vaste Océan, il s'arrête, et, promenant sur la multitude rangée autour de sa chaire un regard d'ineffable complaisance : « Si la mer est belle et digne de louange devant Dieu, reprend-il, combien plus belle n'est pas cette immense assemblée ! où, mieux que les ondes venant mourir au rivage, la voix mêlée des hommes, des femmes et des enfants porte jusqu'à Dieu nos prières ; calme océan, gardant la paix dans ses profondeurs, parce que le souffle mauvais de l'hérésie reste impuissant à soulever ses flots » (In Hexaem. IV).

Heureux peuple, formé par Basile à l'intelligence des Écritures, des Psaumes surtout, dont il sut inspirer aux fidèles un si grand amour, que tous contractèrent l'habitude de se rendre la nuit à la maison de Dieu, pour y répandre leur âme dans une prière commune et la solennelle louange de la psalmodie alternative (Epist. 207, al. 63) ! Cette communauté de la prière était un des fruits de son ministère que Basile, en véritable moine, estimait le plus ; l'importance qu'il y attachait fit de lui l'un des principaux Pères de la Liturgie grecque. « Ne me parlez pas, s'écriait-il, de maisons privées, d'assemblées particulières. *Adorez le Seigneur en sa cour sainte*, dit le Psalmiste ; l'adoration requise ici est celle qui se fait, non pas en dehors de l'église, mais à *la cour*, à l'unique cour de Dieu » (In Ps. XXVIII).

Le temps nous manque pour suivre notre saint dans les détails de cette grande et vraie vie de famille avec tout un peuple, qui fit la consolation de son existence par delà si orageuse. Il faudrait le montrer se faisant tout à tous dans les douleurs et la joie, avec cette simplicité qui s'alliait si bien chez lui à la grandeur ; répondant aux plus humbles consultations, comme s'il n'eût pas eu d'occupation plus urgente que de satisfaire le moindre de ses fils ; réclamant, jusqu'à pleine satisfaction, contre toute injustice atteignant l'un des siens ; et enfin, avec l'appui de sa fidèle Césarée soulevée tout entière pour la défense de son évêque, faisant de sa personne un infranchissable rempart aux vierges et aux veuves contre les brutales poursuites des puissants. Pauvre et dénué de tout, depuis qu'en embrassant la vie monastique il a distribué aux pauvres les grands biens qu'il tenait de sa famille, il n'en trouve pas moins le secret d'élever dans sa ville épiscopale un établissement immense, refuge assuré des pèlerins et des pauvres, asile ouvert dans un ordre parfait à toutes les souffrances, à tous les besoins des divers âges : véritable cité nouvelle à côté de la grande ville, et que la reconnaissance des peuples appela du nom de son fondateur. Prêt à la fois pour toutes les luttes, on le vit maintenir intrépidement les droits d'exarchat que possédait son siège sur les onze provinces composant la vaste division administrative, connue par les Romains d'alors sous le nom générique de diocèse du Pont. Infatigable zéléteur des saints canons, en même temps qu'il défendait ses clercs contre les atteintes portées à leurs immunités, il réforma les abus qui s'étaient introduits en des temps moins troublés que les siens ; et sous l'effort même de la tempête, il sut ramener la discipline sacrée à l'exacte perfection des plus beaux jours.

Cependant le temps vint où les intérêts majeurs de la foi, qui semblaient avoir suspendu pour son corps épuisé la loi de toute chair, ne réclamèrent plus aussi impérieusement sa présence. Le 9 août 378, la flèche des Goths faisait justice de Valens ; bientôt l'édit de Gratien rappelait d'exil les confesseurs, et Théodose paraissait en Orient. Dès le **1<sup>er</sup> janvier 379**, libre enfin, Basile s'endormait dans le Seigneur.

L'Église grecque fête la mémoire du grand évêque une première fois le jour même de cette mort, conjointement avec la Circoncision du Verbe fait chair ; le 30 du même mois elle l'unit dans une nouvelle solennité à ses deux autres Docteurs, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome, accumulant les magnificences de sa Liturgie pour chanter dignement ce trentième jour de janvier, qu'un triple soleil illumine ainsi de ses splendeurs concordantes à la gloire de la Trinité sainte (Acoluthia triplicis festi).

L'Église latine a choisi, pour célébrer Basile, la date du 14 juin comme étant celle de son ordination. Voici la notice qu'elle lui consacre :

Basile était d'une noble famille de Cappadoce. Après avoir étudié dans Athènes les lettres profanes en compagnie de son intime ami Grégoire de Nazianze, il s'adonna dans la vie monastique à la science sacrée ; en peu de temps sa doctrine et sa sainteté furent telles, qu'on lui donna le surnom de Grand. Appelé à prêcher l'Évangile dans le Pont, il ramena dans la voie du

salut cette province qui s'était éloignée des habitudes chrétiennes. Eusèbe, évêque de Césarée, le choisit bientôt comme aide pour instruire le peuple de la ville, et Basile lui succéda sur ce siège. Il se montra **l'ardent défenseur de la consubstantialité du Père et du Fils** ; l'empereur Valens, irrité contre lui, fut vaincu de telle sorte par ses miracles, qu'en dépit de sa volonté bien arrêtée de le jeter en exil, il dut abandonner son projet.

Car sur le point de porter le décret de bannissement contre Basile, son siège se brisa ; de trois roseaux qu'il prit pour l'écrire, aucun ne rendit d'encre ; et comme néanmoins il persistait dans la résolution de rédiger ce décret impie, sa main droite, saisie d'un tremblement dans tous les muscles, refusa d'obéir. Valens effrayé mit en pièces de ses deux mains la charte fatale. Dans la nuit qu'on avait donnée à Basile pour délibérer, l'impératrice fut prise de douleurs mystérieuses, et son fils unique tomba gravement malade. Terrifié, l'empereur, reconnaissant sa faute, appela Basile ; en sa présence, l'enfant commença d'aller mieux ; mais Valens ayant invité ensuite les hérétiques à voir le petit malade, il mourut peu après.

L'abstinence de Basile et sa continence furent admirables ; il se contentait d'une seule tunique, et gardait un jeûne rigoureux ; assidu à la prière, il y employait souvent toute la nuit. Sa virginité ne connut point d'ombre. Dans les monastères qu'il fonda, il régla de telle sorte la vie des moines, qu'elle réunit parfaitement les avantages de la solitude et de l'action. La science remplit ses nombreux écrits, et personne, au témoignage de Grégoire de Nazianze, n'expliqua les Livres saints avec plus d'abondance ou de vérité. Sa mort arriva le 1<sup>er</sup> janvier ; n'ayant vécu que par l'esprit, il semblait ne garder de son corps que les os et la peau.

N'est-ce pas vous avoir assez loué, grand Pontife, que d'avoir seulement énoncé vos œuvres ? Puissent-elles, ces œuvres, trouver de nos temps des imitateurs ! car, l'histoire le montre clairement, ce sont les saints de votre taille qui font la grandeur d'une époque et son salut. **Le peuple le plus éprouvé, le plus abandonné en apparence, n'a besoin que d'un chef docile en tout, docile jusqu'à l'héroïsme aux inspirations de l'Esprit toujours présent dans l'Église, et ce peuple portera la tempête, et il vaincra enfin** ; tandis que *lorsque le sel de la terre est affadi* (Matth. V, 13), la société se dissout, sans qu'il soit même besoin d'un Julien ou d'un Valens pour la mener à sa perte. Obtenez donc, ô Basile, des **chefs** tels que vous à notre société si malade ; que l'étonnement de Modestus se reproduise en nos jours ; que les successeurs des préfets de Valens rencontrent partout un évêque à la tête des églises : et leur étonnement sera pour nous le signal du triomphe ; car un évêque n'est jamais vaincu, dût-il passer par l'exil ou la mort. En même temps que vous maintiendrez les pasteurs des Églises à la hauteur de cet état de perfection où les veut l'onction sainte, élevez aussi le troupeau jusqu'aux voies de la sainteté que son christianisme suppose. Ce n'est pas aux moines seulement qu'il a été dit : *Le royaume des cieux est en vous* (Luc. XVII, 21). Vous nous apprenez (Basil. Epist. 8, al. III) que ce royaume des cieux, cette béatitude qui déjà peut être la nôtre, est la contemplation qui nous est accessible ici-bas des réalités éternelles, non par la claire et directe vision, mais dans le miroir dont parle l'Apôtre. Quelle absurdité, ainsi que vous le dites, de ne cultiver, de ne nourrir dans l'homme que les sens affamés de matière, et de refuser au seul esprit son libre jeu et sa pâture ! L'esprit ne s'élance-t-il pas de lui-même vers les régions de l'intelligible pour lequel il est fait ? Si son essor est laborieux, c'est que les sens ont prévalu contre lui. Apprenez-nous à le guérir par la foi et l'amour, qui lui rendront l'agilité du cerf et relèveront sur les montagnes. Répétez aux hommes de notre temps qui pourraient l'oublier, que le souci d'une foi droite n'est pas moins nécessaire à cette fin que la rectitude de la vie. Hélas ! vos fils en trop grand nombre ont oublié que tout vrai moine, **tout vrai chrétien, déteste l'hérétique** (Sermo de ascetic. discipl. Quomodo monachum ornari oporteat). Bénissez d'autant mieux ceux que tant d'épreuves continues n'ont pu ébranler ; multipliez les retours ; hâtez le jour heureux où l'Orient, secouant le double joug du schisme et de l'Islam, reprendra dans le bercail unique de l'unique pasteur une place qui fut si glorieuse.

Pour nous qui sommes en ce moment prosternés à vos pieds, ô Docteur de l'Esprit-Saint, défenseur du Verbe consubstantiel au Père, faites que comme vous nous vivions toujours à la gloire de la Trinité sainte. Vous l'exprimiez dans une admirable formule : « Être baptisé dans la Trinité, croire conformément à son baptême, glorifier Dieu selon sa foi », c'était pour vous l'essentielle base de ce que doit être le moine (*Ibid.*) ; mais n'est-ce pas aussi tout le chrétien ? Faites-le comprendre à tous, et bénissez-nous.